

La chanson populaire : (suite et fin)

Autor(en): **Schwar, James**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Conduite par Gustave, la conversation put alors un tour animé. Berthe minaudoit et Adèle commençait de l'imiter. Face à Fréd, Suzanne l'évitait. Insensiblement, il se rapprocha et lui dit doucement :

— Suzanne, c'est ton ami, ce Gustave ?

Elle le regarda dans les yeux :

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il n'osa insister. Les autres se levèrent et Suzanne marcha vers la haie. Gustave et l'un de ses amis causaient à voix basse avec Adèle. Berthe s'était juchée sur la petite balançoire. Un jeune homme la poussait et elle fendait l'air de ses jambes minces en criant sur un ton aigu.

Fréd se rapprocha de Suzanne. Accoudée à la haie, son regard s'attachait aux multiples points noirs qui tachaient la nappe bleue du Léman.

— Pourquoi m'évites-tu ? dit Fréd.

Et comme elle ne répondait rien, il lui demanda :

— C'est vraiment ton ami, ce Gustave ?

Elle ne détourna pas les yeux.

— J'aurais tant aimé, moi, sortir avec toi !

Suzanne le fixa, interloquée et émue.

— Je ne te plais pas ? demanda-t-il, presque suppliant.

Elle haussa les épaules. Il voulut qu'elle se retournât vers lui. Alors, il vit qu'elle lui cachait ses yeux.

* * *

Quelques instants plus tard, heureux et muets, Suzanne et Fréd parcouraient la grande route. Ils eurent un dernier écho des gloussements de Berthe. Leurs deux silhouettes devinrent plus petites sur le long ruban blanc et se confondirent bientôt en un bâton minuscule.

H. Chappaz.



LA CHANSON POPULAIRE

(Suite et fin.)

Lors du mariage de Louis XV, on entendit :

« Venez, princesse Stanislas
Pleine d'esprit, pleine d'appas,
Le grand Bourbon vous tend les bras,
Il vous veut, il vous aime, il vous chérira ;
Stanislas, il vous veut, il vous aime,
Stanislas, il vous chérira. »

ou bien :

Bannissez le chagrin, tin, tin, tin,
Belle et charmante reine,
Divine Leszezevinsky, ti, ti, ti, (sic)
Dieu finit votre peine. »

Tous les recueils de chansons de cette époque renferment aussi quelques bergeries. La jolie chanson bien connue : « Aime-moi bergère, et je t'aime-rai » a été écrite en 1613 par un véritable musicien.

Tous les airs de la Révolution sont très rythmés, rapides, expressifs :

« Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Les aristocrat's à la lanterne !
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Les aristocrat's on les pendra.
Si on ne les pend pas, on les rompra.
Si on ne les rompt pas, on les brûlera.
Ah ! ça ira, ça ira, etc. »

« Dansons la carmagnole, vive le son,
Vive le son ; Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon. »

Tout le monde connaît les chansons de Béranger dont on étudie encore aujourd'hui les meilleures ; je ne m'arrête pas.

Mais à côté de cette littérature se rapportant à l'histoire, le peuple a toujours eu des chansons d'amour, des chansons à boire, et des chansons à danser. Parmi les premières, il faut citer les poésies de Marot, de Ronsard, de Baif qui ont été fréquemment mises en musique.

Mais presque toutes les chansons vraiment populaires parlent d'un seigneur ou d'une princesse enfermée dans une tour ; le père ne veut pas qu'elle se marie avec l'amant de son choix, puis au der-

nier verset, presque toujours tout finit par s'arranger.

« Là-bas, là-bas dans cette tour

L'y'a un' princesse, mes amours :

Son père la tient renfermée ;

Ses amours ne veut point quitter. »

L'amant arrive à enlever son amie ; conclusion :

« Le père crie à haute voix :

« Parents prenez exemple à moi,

Car toute fill' qui veut aimer

On ne peut pas lui empêcher. »

Le sujet de cette chanson reparait sous une autre forme dans la Pernette. Ici la jeune fille n'est pas dans une tour ; elle est à filer, et sa mère lui offre un prince ou un baron, mais Pernette préfère son ami Pierre. La mère réplique : « Tu n'auras pas ton Pierre, nous le pendolerons. » La jeune fille répond :

« Si vous pendolez Pierre

Pendolez-moi-aussi

Les pèlerins qui passent

Prieront Dieu pour nous deux. »

Cette chanson, vous l'avez reconnue, aujourd'hui c'est : « Ne pleure pas Jeannette ». Une très jolie, c'est le « Joli tambour ».

« Joli tambour, revenant de la guerre (bis)

Et ran, tan, plan. »

une autre encore :

« L'était un vigneron Qui n'avait qu'une fille,
lonla — Mais sous son chapeau rond, comme elle
était jolie, lonla.

Elle s'endormit, un jour, sur le mur de la vigne.

Passent trois chevaliers de Hongrie.

Le 1er dit : Oh ! la fraîche églantine.

Le 2me : Oh ! quelle perle fine.

Le 3me : J'en ferai ma mie.

Alors se réveilla notre belle endormie. »

Les dernières chansons sont bien rythmées, mais en général, presque toutes sont notées plutôt avec des airs longs, langoureux.

Parmi les chansons à boire, je citerai simplement :

« A la chanson de Noé ! »

chanson qui apparait dès 1750, et celle-ci :

« Ah ! qu'ils sont doux, Bouteille jolie

Ah ! qu'ils sont doux Vos petits glougloux

Mais mon sort ferait bien des jaloux

Si vous étiez toujours remplie.

Ah ! ah ! bouteille, ma mie,

Pourquoi vous videz-vous ? »

* * *

J'ai parlé de chanson à danser, la chose peut sembler drôle, pourtant il paraît que dans certaines parties de la Bretagne, par exemple, on danse encore, en écoutant un diseur de chansons. Eh ! bien, ces danses aux chansons étaient menées par des chanteurs spéciaux. Généralement toute l'assemblée reprenait le refrain en chœur. Le sujet était souvent grivois, pourtant il en est de jolies.

Voici une chanson à danser datant de 1724. Elle se chante sur un mouvement de valse :

Je me mariay lundy (bis)

A un joli petit mary.

Au dernier couplet, le petit mary est dévoré par le chat qui le prend pour une souris.

Et maintenant, chez nous, faisons-nous des chansons ?

Mais oui, beaucoup de compositeurs y consacrent leur talent. C'est Jaques-Daleroze, c'est M. Bovet de Fribourg qui créent et les paroles et la musique. M. Doret harmonise de vieilles mélodies sur des paroles transcrites par M. Morax. Dans leurs grandes œuvres, comme la « Dime », « Aliénor », MM. Doret et Morax ont composé maints jolis airs qui restent. Dans « Aliénor », il y a « la chanson d'Aliénor » dont j'ai parlé au début de cette causerie. Dans la « Dime », il y a la « chanson de Sylvie », etc.

Pour nous, Suisses, il est des chansons qui ne nous disent rien ; par exemple, celles qui se rapportent à la mer « Ces marins sombrés dans les nuits noires », ça ne nous émeut guère, et pour cause ; par contre, tout ce qui se rapporte à la montagne nous fait tressaillir. Pensez comme cette belle chanson de l'Abbé Bovet est devenue rapidement populaire.

« Là-haut sur la montagne

L'était un vieux chalet. »

Nos deux chants nationaux ne sont-ils pas : « Sur nos monts quand le soleil » et « Les Armaillis des Colombettes » ? Au reste, pour l'étranger, un Suisse c'est un montagnard qui vit dans un chalet et qui chante des « joutes ».

Ces bonnes chansons de chez nous qui sortent de notre terroir, qui sont composées par un Doret, un Bovet ou un Daleroze, et qui ont pour titre « Les Armaillis », « Paysan ne quitte pas la terre », « Plantons la vigne ! », « Notre terre à nous », etc. apprenons-les, répétons-les, nous n'en aimerons qu'avantage notre pays, nous en verrons mieux les beautés. On reprendra courage en chantant à pleine voix après le poète : « Hardi Jean-Louis » et en chantant beaucoup, nous serons plus heureux.

(Le Démocrate.)

James Schwar.

AU SECOURS !

Ralentissez un peu le pas, vous qui passez,
Et vous tous, couples enlacés
Valsant sous la clarté que le lustre vous lance.
Suspendez un instant la danse.

Vous qui vivez joyeux, en pleine liberté,
Bien loin du malheur redouté,
Cessez petits garçons, cessez petites filles
De gazouiller dans vos familles.

Et vous, jeunes mamans, fières du nouveau-né
Vous contemplant l'air étonné,
Détachez un moment le bras du petit être
Qui vous sourit déjà, peut-être.

Un peuple, regardez ! se meurt près de chez nous,
Des hommes, par milliers, se traînant à genoux
Cherchent avidement un peu de nourriture,
Et ne découvrent rien que de la pourriture...

Ils agonisent tous. Quelques-uns, chancelants,
Marchent, le geste fou, les yeux étincelants,
Devant eux ; un enfant crié et fuit dans la rue,
Alors on le poursuit, on l'attrape, on le tue.

Voyez cet insensé qu'on tient, qui se défend ;
C'est un père qui vient de manger son enfant !

Une mère paraît étreindre un bébé pâle,
Mais l'étouffe... on entend se prolonger un râle,
Puis un râle répété, puis cent, puis un millier,
C'est un peuple éperdu, c'est un pays entier

Dont le gémissement semble mourir dans l'ombre.
Entendez-vous passer sur des lèvres sans nombre
Cette plainte éternelle : « Au secours !... on a faim ! »

Et vous laisserez-vous appitoyer enfin !

Entendez-vous monter la clameur sépulcrale
Et succéder au râle encore un autre râle ?

Ah ! ne vous bouchez pas les oreilles ; ces cris
Il faut les écouter, voir ces bras amaigris

Qui se tendent vers vous dans un élan suprême.
Puisqu'ils souffrent, ces gens méritent qu'on les

[aime

Par l'immense tendresse à l'immense douleur
Il faut que l'on réponde... Eh bien ! répondons-leur !

Surtout, n'attendons pas pour accomplir nos tâches
Que les petits enfants russes nous disent « lâches ! »

Et qu'en mourant, lassés de mendier du pain
Ils nous tendent le poing, eux qui tendaient la main.

André MARCEL.

POUR UN BARBIER... DE QUALITÉ.



ON a retrouvé une curieuse enseigne du siècle passé. C'est celle d'un chirurgien-barbier qui joignait à ces deux professions principales une foule de métiers accessoires. On en jugera par la lecture du texte authentique que voici :

« Isaac Macaire, barbier, perruquier, chirurgien, clerc de la paroisse, mestre d'école, maréchal et accoucheur. Raze pour un sout, coupe les cheveux pour deux sous et poudre et pommade par-dessus le marché les jeunes demoiselles joliment élevées allume les lampes par année ou par quartier. Les jeunes gentils hommes à prêne aussi leur langage grand-mère de la manière la plus propre. On prend grand soin de leurs mœurs, on leur enseigne à épeler. Il à prêne à chanter le plein-chant et à ferrer les chevaux de main de maître. Il fait et raccommode aussi les bottes et les souliers, enseigne le hautbois